



La maison de mes pères

Jørn Riel



La maison de mes pères

Jørn Riel

Traduit du danois par Inès Jorgensen

... où l'on découvre, émerveillé, l'enfance, l'adolescence, puis les premiers émois amoureux d'Agojaraq, métis eskimo entouré de ses cinq pères possibles et de sa vieille nourrice Aviaja. Dans ce Grand Nord Canadien, empreint de culture inuit, passent des anti-héros magnifiques, Louis le cuisinier français en quête de saveurs nouvelles, le père Brian, grand escroc devant l'Éternel, ou encore Ivitqaq, le vieux chaman un peu déconcerté par l'évolution des mentalités. Toute la tendresse du monde, tout l'humour de Jørn Riel.

« Un auteur qui a toujours l'air de bonne humeur ; des personnages qui ne se prennent pas au sérieux (même s'il leur arrive d'être graves, fous et désespérés) ; des occasions de rigoler franchement ; et un dépaysement instantané, tout cela est vivifiant comme une bouffée d'air polaire. »

Jean-Luc Porquet, *Le Canard enchaîné*

Jørn Riel est né au Danemark en 1931. Parti en expédition au Groenland en 1950, il y a vécu 16 ans. Du fatras des glaces et des aurores boréales, il rapportera une bonne vingtaine d'ouvrages, dédiés pour une part à sa petite-fille groenlandaise, et pour l'autre à Paul-Émile Victor qu'il a côtoyé sur l'île d'Ella.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

La maison de mes pères

du même auteur chez le même éditeur

les racontars arctiques

- La vierge froide et autres racontars (1993)
- Un safari arctique et autres racontars (1994)
- La passion secrète de Fjordur et autres racontars (1994)
- Un curé d'enfer et autres racontars (1996)
- Le voyage à Nanga, un racontar exceptionnellement long (1997)
- Un gros bobard et autres racontars (1999)
- Le canon de Lasselille et autres racontars (2001)
- Les ballades de Haldur et autres racontars (2004)
- La circulaire et autres racontars (2006)
- Le naufrage de la *Vesle Mari* et autres racontars (2009)

compilations de *racontars arctiques*

- Le Roi Oscar (2004)
- Une épopée littéraire (2006)

cycle *Le chant pour celui qui désire vivre*

- Heq (1995)
- Arluk (1996)
- Soré (1997)

- La maison de mes pères (trilogie, 1995)
- Le jour avant le lendemain (1998)
- La maison des célibataires (1999)
- La faille (2000)
- Le garçon qui voulait devenir un Être Humain (trilogie, 2002 ; nouvelle édition en un volume, 2009)

En livre-cd, interprété par Dominique Pinon :

- Le Roi Oscar et autres racontars (2008)
- La maison des célibataires (2009)

du même auteur chez d'autres éditeurs

- Pami, la petite fille du Groenland* (Le Livre de Poche Jeunesse)
- Le garçon qui voulait devenir un Être Humain* (Sarbacane)
- Le jour avant le lendemain* (Sarbacane)
- La vierge froide et autres racontars* (Sarbacane)
- La plupart des ouvrages de Jørn Riel sont également disponibles en poche aux éditions 10/18.

Ouvrage traduit et réalisé avec l'aide du *Centre National du Livre*, Paris, et de la *Commission des Communautés Européennes*, Bruxelles, pour son aide à la traduction.

Jørn Riel

La maison de mes pères

traduit du danois par Inès Jørgensen

roman

GAÏA ÉDITIONS

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première édition en trois volumes.

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Mine fædres hus

Illustration de couverture :
© Minimil / Getty Images

© Jørn Riel, Lademann, Copenhague, 1970
© Gaïa Éditions, 1995, pour la traduction française
© Gaïa Éditions, nouvelle édition, 2010
ISBN 13 : 978-2-84720-384-4

Note de la traductrice

« Sâgigsisimârnepok » signifie, dans la langue de ceux qui se nomment eux-mêmes les Hommes, « ce qui vous donne un beau visage ». Si un récit est drôle, cela vous fait rire, et si vous riez, cela vous donne un beau visage.

Première partie :
Un récit qui donne un beau visage

L'explication de l'oncle Samuel

J'ai deux pères. En vérité, j'aurais sans doute dû en avoir cinq, mais les camarades s'étaient mis d'accord pour désigner Pete et Jeobald comme mes vrais pères, et Samuel, Gilbert et Small Johnson plutôt comme un genre d'oncles.

J'ai été conçu et mis au monde dans des conditions somme toute assez ordinaires pour l'Arctique. Ma mère était une femme tununerkiut à l'humeur versatile ou, comme me le formula plus tard l'oncle Samuel, elle avait un grand cœur et un cœur très chaud, qui pouvait amplement contenir la famille entière.

Je suis né un jour d'été, dans les années trente. Ma mère m'allaita pendant sept semaines, après quoi, reprenant son grand cœur généreux, elle l'offrit à un acheteur de peau nommé Mosise qui justement à ce moment-là parcourait le district des camarades. Le courrier kamik rapporta que le couple avait rejoint les territoires du Nord-Ouest pour voyager avec les Eskimos netsilik, ce qui paraît fort plausible, puisque le Mosise en question avait été conçu dans une femme netsilik, par plusieurs honnêtes hommes de la station de la baie de Warwick.

On ne parlait jamais de mère dans la maison de Pete et comme j'étais loin de me douter de la nécessité d'une telle créature, elle ne me manquait pas le moins du monde. J'étais entièrement satisfait par ma nourrice Aviaja, une délicieuse vieille femme eskimo que les hommes firent venir à la maison peu après ma naissance. Ce fut seulement vers l'âge de dix ans, après avoir ressenti pendant un certain temps quelque chose de nouveau et de très doux au-dessous de la ceinture, que je commençai à réfléchir aux mystères de la conception. Un soir, j'allai donc trouver l'oncle Sam pour satisfaire ma curiosité.

C'était une belle soirée de printemps et Sam lavait du linge au bord de la rivière. Il avait de tout temps, à la grande indignation d'Aviaja, été responsable de la lessive et avec son habituel génie inventif, il s'était construit tout un dispositif, sorte de système de halage qui, sans nettoyer les vêtements à la perfection, leur assurait toutefois une certaine fraîcheur. Une ancienne ancre de bateau était fichée au milieu de la rivière. De là, un double fil de cuivre courait jusqu'à la rive, garni, tous les cinquante centimètres, de grands anneaux auxquels on fixait chemises, pantalons, chaussettes et tout ce qui par ailleurs pouvait nécessiter un lavage. Toute la merveille était ensuite halée dans la rivière où l'eau déferlait dessus pendant une nuit ou plus, selon ce qui paraissait raisonnable à l'oncle Sam. Après, le linge mouillé était étalé sur la bruyère derrière la maison, où il séchait rapidement sous le soleil de minuit. En hiver, on laissait le gel lui redonner de la tenue, puis on le posait contre le mur pour un lent séchage au vent.

Sam ne se servait que d'eau pour la lessive. « Le savon est une abomination qui abîme autant la peau que les vêtements », disait-il. L'oncle Sam était cultivé. Il avait été à l'université, y avait passé un doctorat et utilisait des verres demi-lune très épais.

Je m'accroupis à côté du haleur, le derrière sur les talons et les bras autour des genoux.

« Dis-moi, oncle Sam, lui demandai-je, d'où viennent-ils, les petits des chiennes ? »

« De derrière, mon garçon. Toujours de derrière. »

La réponse me parut tout à fait acceptable puisque j'avais souvent vu une chienne mettre bas.

« Mais alors Pete et Jeobald, continuai-je, comment ils ont pu m'avoir, moi ? Comment est-ce qu'ils ont fait, oncle Sam ? »

D'un petit mouvement effrayé, Sam laissa glisser le dernier anneau dans le courant. Il arrima soigneusement le fil

avant de se retourner et de poser sur moi ses yeux bleu pâle, par-dessus les demi-verres.

« Tu avais une maman, fils. »

« Une quoi ? »

« Une maman. Dont tu es sorti. »

« Mais comment ça, oncle Sam ? »

« Eh bien justement, ce n'est pas si simple que ça à expliquer. »

Il pencha la tête de côté et resta un moment ainsi, comme s'il laissait l'eau s'écouler de ses oreilles. « Écoute, tu ferais mieux de demander à un de tes pères. Essaie Jeobald, il pourra sûrement t'expliquer ça mieux que moi. »

« J'ai déjà demandé, à lui, dis-je. Il a rien voulu me dire. Il a levé les bras vers Miss Molly en criant : Seigneur, donne-moi de la force pour ceci aussi ! Et puis il a filé vers les montagnes pour se jeter des pierres à la tête. À mon avis, il connaît rien à ces choses, tu crois pas, Sam ? »

Je m'approchai un peu plus de lui. « Et quand j'ai demandé à Pete, il m'a dit que tu étais du genre à tout savoir. Il m'a même dit que tu pourrais m'expliquer une maculée conception, s'il fallait. Alors, c'est quoi, une maman ? »

L'oncle Sam soupira profondément. « Tiens donc, il a dit ça, Pete ? Il a vraiment dit ça ? Bon, alors il va falloir que j'essaie. » Il posa un bras sur mes épaules et me serra contre lui. « Tu vois, mon bonhomme, au fond, nous les hommes, nous ne sommes pas aussi différents des autres mammifères que nous l'imaginons. Pour tout dire, sur ce chapitre-là, nous ne sommes encore qu'à quelques pas des arbres de la jungle. Tu as sûrement vu comment Angut saute sur Qataqaq de temps en temps ? » Angut et Qataqaq étaient deux de nos chiens de traîneau, que l'on accouplait souvent en raison de leur belle progéniture.

« Y font que jouer, dis-je, c'est en tout cas ce que dit Pete. Aviaja, elle dit qu'y rigolent ensemble. Ça doit être la

même chose que quand je joue à saute-moutons avec Small Johnson. »

L'oncle Sam retira son bras de mes épaules et se mit à nettoyer ses lunettes. Je m'accroupis juste devant lui et poursuivis, triomphant : « Seulement moi, j'suis beaucoup plus fort qu'Angut ! Lui, il reste derrière Qataqaq et n'arrive jamais à passer par-dessus. Moi je passe par-dessus Small Johnson à tous les coups, même quand il plie pas les genoux. »

L'oncle Sam secoua la tête. « C'est vrai, ça peut ressembler à ton jeu de saute-moutons, mais c'est quand même pas exactement la même chose. Tu comprends, les chiens n'ont pas du tout envie de passer par-dessus, et les adultes non plus, en fin de compte. Si tu observes avec attention Angut et Qataqaq la prochaine fois qu'ils sautent, si tu regardes bien ce qui se passe et ce qu'ils font exactement, et si ensuite tu comptes les jours jusqu'à ce que Qataqaq mette bas des chiots, tu comprendras comment Pete et Jeobald ont pu t'avoir avec ta maman. »

« Ah bon, c'est comme ça, dis-je un peu déçu. Ça, je le savais déjà. Alors, Pete et Jeobald ont joué à saute-moutons avec la même chienne de cette façon-là, et un peu plus tard je suis sorti d'elle, par là où elle pisse ? »

« D'une certaine façon, mon garçon, c'est à peu près ça. »

« Et elle est où maintenant cette chienne, qui est devenue ma maman ? »

« C'est-à-dire. Ce qui s'est passé, c'est qu'elle est partie avec un jeune homme, un type avec qui elle préférait... jouer à saute-moutons. »

« Mais oncle Sam, alors, tu crois qu'elle continue à mettre bas des gamins ? » demandai-je.

« Sans doute, mon garçon, sans doute. C'est encore une jeune femme. » L'oncle Sam transpirait, bien que la soirée fût assez fraîche.

« Et toi aussi tu as joué à saute-moutons, oncle Sam ? »

« Oui, oui, bien entendu, mais ça fait longtemps maintenant. »

« Moi aussi, j'aimerais bien essayer », dis-je.

Nous contemplions la rivière. Les vêtements s'agitaient dans le courant et le fil était si tendu qu'en le pinçant, je pouvais en faire sortir des notes. Le soleil du soir rampait au sommet des montagnes et des claquements aigus se faisaient entendre du fjord, quand la glace cédait sous la pression de la marée.

« Oncle Sam, chuchotai-je, est-ce que ma maman savait cracher loin ? »

« Elle ne chiquait pas, si mes souvenirs sont bons. »

« Mais est-ce qu'elle savait le faire ? »

« Je ne crois pas. »

« Aviaja, elle, elle sait », lui confiai-je avec bonheur.

Pete et la maison de Pete

La maison était située sur une terre de bruyère, à une centaine de mètres de la rivière et au pied d'une montagne que l'on nommait Miss Molly, parce que jamais personne n'avait eu envie d'en faire l'ascension.

C'était une bonne maison. Une maison avec une jolie voix et une odeur familière. Elle était chaude et sèche, une maison de paix, un temple de l'amitié et de l'amour, un foyer des nations unies ou plutôt de l'union des nations ; une maison de Bacchus, une maison de justice et de gouvernement, de sciences et d'arts, une maison de pêche, bref, une sacrée maison, la maison de Pete et des camarades ; mais c'était, malgré et avant tout, la maison de feu Patrick McHuges.

Patrick McHuges, un homme au tempérament morose, était venu de Downty City, jadis avant-poste de la civilisation dans le nord. Pour des raisons qui depuis sont tombées dans les oubliettes, il avait été contraint de franchir cette frontière, au-delà de laquelle le bras long de la justice ne peut plus vous atteindre. Lorsque, à la recherche de bons terrains de chasse, il atteignit la vallée du fjord de Fyne, franchit le Pas de l'Oie et se trouva au pied de Miss Molly, la nature se révéla à lui avec une splendeur qui lui parut inconcevable, mais qu'il ressentit jusque dans les profondeurs de son âme – profondeurs qu'il n'avait encore jamais remarquées. Il plissa les yeux afin de recueillir les impressions de beauté en petites portions. L'eau étincelante sous le soleil, les icebergs bleu violet, la lande à l'est, le tapis ondoyant des pavots autour des cinq petits lacs et la rivière qui, avec une indolence estivale, serpentait à travers la bruyère brunie. Patrick McHuges sentit que cette beauté extraordinaire ouvrait une brèche dans son âme sombre et le mettait d'une humeur claire et bienveillante, exactement comme lorsqu'il avait bu une demi-bouteille de whisky. L'intention du créateur devait être qu'il s'installe là.

McHuges retourna à Downty où, dans la plus grande discrétion, il changea ses quelques valeurs en provisions et outils, sans oublier un alambic de belle facture. Il fit ses adieux aux bons amis et revint plein d'espoir vers Miss Molly et le fjord de Fyne. Outre une charrette remplie de bric-à-brac, il amenait avec lui quatre chiens très intéressants (de race incertaine puisqu'ils avaient été enlevés à la hâte dans les rues de Downty), un Remington à percussion et chargement par l'arrière, ainsi qu'une femme.

Il vécut des années heureuses en Arctique. Il adorait ses chiens, la maison construite de ses propres mains, et la boisson qui, goutte à goutte, jour et nuit, régulière comme le tic-tac d'une horloge, s'écoulait dans l'alambic. Sa femme était solide, brune et passionnée.

McHuges mourut en l'an 1897. Son foie n'était pas solide. Héritant de la gigantesque réserve de whisky maison, sa femme le suivit quelques mois plus tard. Elle n'avait aucun problème de foie mais ne connaissait pas de mesure.

Les chasseurs des alentours enterrèrent les morts, se partagèrent la réserve de bouteilles, abattirent les chiens hétéroclites et clouèrent soigneusement portes et fenêtres. La maison demeura ainsi, dans un abandon pittoresque, jusqu'à ce qu'elle fût à nouveau habitée en 1915.

Pete venait de la baie de l'Homme Mort. Il avait franchi Willson Hills et l'étroit Pas de l'Oie. Lorsqu'il déboucha sur le coin de bruyère entre la rivière et la maison, il lui arriva exactement la même chose qu'à McHuges autrefois. Le sang afflua dans ses veines et un sentiment le prit à la gorge, qui lui donnait envie de rire et de pleurer à la fois. Pete éprouva un désir irrépressible de prononcer quelque chose à la mesure des circonstances, quelque chose d'un ordre spirituel, et après avoir longuement réfléchi, il laissa libre cours à son émotion.

« Grands dieux, merde alors ! » s'exclama-t-il.

Et Pete s'installa. La maison ayant de toute évidence été longtemps inhabitée, il s'y établit sans remords. Les chasseurs des districts environnants, dont plusieurs avaient participé à la fermeture de la maison, l'acceptèrent très vite. Ils trouvèrent énormément de points communs entre l'actuel et le précédent propriétaire, comme par exemple l'amour des chiens, de la chasse, de la distillation et des femmes. De plus, Pete était toujours prêt à défendre son droit à la terre avec des arguments tout à fait frappants.

Quand les volets furent rouverts et que la cheminée recommença à fumer, Eskimos et chasseurs métis se mirent à affluer. Pete les accueillit avec chaleur et les traita somptueusement. Ses nombreux amis ravitaillèrent la maison en femmes, qu'ils laissaient ensuite à Pete avec la générosité de leur race. Les femmes vivaient chez lui selon un code de rotation compliqué, basé sur le besoin et les circonstances.

Cette première décennie fut aussi celle des années de voyage de Pete. Avec la maison comme point de départ, il sillonna les déserts arctiques, tantôt avec les Netsilik, tantôt avec les Eskimos de Baffin, et très souvent avec Odoniarssuaq, pur Eskimo et cousin d'Aviaja, la gouvernante des camarades dont il sera question plus tard.

Ce n'est que vers le milieu des années trente que l'intérêt de Pete pour les longs voyages en traîneau et les absorbantes affaires de femmes s'atténua. Cela déclencha des fleuves de larmes chez les filles sociables et fut un si grand chagrin pour Odoniarssuaq, qu'il regagna le pays des rennes pour reprendre la migration avec sa tribu.

À cette époque, quelques amis étaient déjà installés dans la maison de Pete. Des camarades fidèles avec qui il pouvait partager les multiples joies de la vie quotidienne. Pete était le plus âgé d'entre eux, ce que l'on respectait, mais aussi le plus fort, ce que la petite compagnie respectait d'autant plus.

Les amis de Pete étaient Gilbert, Jeobald, Samuel et Small Johnson. Jamais l'on n'a vu de si grands amis dans cette partie

du monde. Par ailleurs, je me joignis à la maisonnée au milieu des années trente et peu après vint Aviaja, la femme eskimo.

Dans ce qui suit, je parlerai de mes oncles Gill, Small Johnson et Samuel.